Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 17 (1922)

Artikel: Course de Pâques au Wildhorn

Autor: Meylan, Walther

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-541427

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Course de Pâques au Wildhorn.

Par WALTHER MEYLAN, C. A. S. Skieurs Genève.

Lundi, 21 avril.

Il fait si sombre que la lanterne n'est pas de trop, même sur la route.

Par ci, par là une étoile. Est-ce la bise? Est-ce plutôt le fœhn?

En attendant, pesamment chargés, nous avançons, somnolents, sur la route de Pöschenried. Bientôt nous cachons la lanterne dans un grand tas de bois qui borde le chemin.

Nous sommes en vacances de Pâques au Sternen, Lenk, depuis cinq jours et avons attendu jusqu'ici pour nous décider à notre grande expédition, car le fœhn a régné toute la semaine sur les hauteurs, et le brave postier Beetschen nous a conjurés de renoncer à cause des avalanches. Mais, voilà, le vent a tourné hier soir, et nous sommes en chemin, pleins d'espoir, accompagnés des vœux de notre chère hôtesse, la gentille Madame Zwahlen.

La marche dans l'aube grandissante est monotone, j'en profite pour vous présenter mon unique camarade: André Roch.

Ce garçonnet de 12 ans est mon élève au Collège, mon ami; il fait partie d'une fidèle phalange qui m'a suivi tout l'hiver au Jura, par les 4 temps. Il a profité de cette première saison de skis pour apprendre les télémarks et il esquisse déjà un vague christiania à droite.

Avec un corps frêle, mais souple, dans une mignonne petite tête de vrai enfant, la tête blonde de tous les Roch, il cache une âme ardente et des réserves d'énergie qui ne se révèlent que quand la situation devient critique.

Son père, un alpiniste éprouvé, doublé d'un médecin remarquable, me l'a confié avec quelque appréhension: les avalanches printanières autour de la Wildhornhütte l'inquiètent.

Et puis: «Rappelle-toi», vient de m'écrire ma sœur, «rappelle-toi que c'est un tout petit». — Oui, je me souviendrai qu'il est une chose fragile et qu'il ne s'avouera ja-

mais de lui-même à bout de forces; il me suivrait jusqu'à tomber en chemin. D'ailleurs c'est le plus gentil compagnon qu'on puisse rêver, toujours serviable et de bonne. —

Mais voici l'Iffigenfall: un seul glaçon de quarante mètres, et bientôt, au sortir de la forêt, sous l'aveuglante clarté d'un soleil resplendissant, dans le décor grandiose des parois du Rawyl, émerge la prestigieuse Iffigenalp.

Etablis devant la laiterie, nous inventorions nos richesses et formons un dépôt qui décharge un peu nos épaules meurtries.

Tout en nous sustentant nous inspectons les pentes.

Pas trace d'avalanches de fond récentes, juste quelques petites glissées de surface. Par contre, des abîmes du Rawyl dérochent sans arrêt des paquets de neige.

Mon camarade brûle de convoitise: «Les avalanches? Walther, penses-tu! mais il n'y en a pas plus que sur ma main. T'sais, moi, je suis sûr que c'est la bise». — «Oui, mon petit, prudemment, lentement, nous pouvons faire quelques cents mètres, quittes à reculer, si le danger menace. Je sais l'endroit où il nous faudra nous décider, c'est les chalets que tu vois là-haut, dans ce chaos de rocs éboulés».

Trois quarts d'heure après, nous sommes à Stiereniffigen.

Là, après un conseil de guerre, nous résolvons de forcer le passage; il fait très chaud, mais la neige est en bon état. Vivement nous mettons les peaux de phoque, les lunettes jaunes, et: en avant!

Nous montons pleins d'enthousiasme, suant à grosses gouttes, admirant les splendeurs qui nous entourent; nous nous engageons dans le vallon sauvage dominé à gauche par les formidables parois d'où sort l'Iffigenbach. Parfois quelques pelotes se détachent au-dessus de nous, mais ce sont de simples glissements de surface, et quoique nous soyons dans une fournaise, rien ne bouge. Nous approchons du petit col et après une rude grimpée nous voyons le lac et gravissons bientôt les dernières pentes au-dessous de la cabane. Le ciel est bleu foncé, le vent hésitant, la neige molle et mouillée. Que sera la journée de demain?

Enfin voilà le refuge aimé. Vite, du feu, de la soupe, du thé; nous scions, nous fendons, nous taillons à qui mieux mieux, et enfin, seuls dans le grand silence de la soirée avançante, nous passons une belle heure d'intimité profonde. Nous avons pour nous 25 couvertures, aussi pendons-nous tous nos vêtements autour du fourneau et nous nous ensevelissons sous une montagne de laine.

Au milieu de la nuit je suis réveillé brusquement par des sifflements aigus autour de la cabane. Les fils de fer qui la soutiennent, strident comme des cordes à violon; les planches craquent.

Le cœur me bat violemment. Ça y est! voilà le fœhn tant redouté; la neige humide et molle brassée les deux dernières heures de montée ne présageait rien de bon.

Et voilà l'imagination qui part au galop; mon petit voisin se réveille aussi, ne souffle mot, mais se remue.

Et j'ai su que, pour lui aussi, la folle du logis avait enfourché son cheval ailé. Nous voyons le blocus à la cabane, la famine, les avalanches balayant nuit et jour le chemin du retour! ... Et les responsabilités, et l'inquiétude mortelle des parents!

Au bout d'une demi-heure, cette anxiété devient si intolérable que je me lève, enfile un vêtement, allume une lanterne et sors.

Hui! quel vacarme! ciel pur, étoilé et ... oh! bonheur! froid terrible, bise ... genevoise!

Nous sommes sauvés!

Pendant que je tiens encore la porte ouverte, mon petit André bondit dehors, en chemise et pieds nus, attrape sur le seuil une vieille boîte de conserves, la rentre, l'inspecte, et poussant des cris de triomphe, commence une danse de sauvage. L'eau qu'il y avait versée le soir, le sournois, est gelée jusqu'au fond. Je saisis à bras-le-corps mon petit diable, l'admoneste vivement tout en l'embrassant, et l'enfouis sous sa montagne de couvertures.

Nous nous rendormons profondément juqu'au jour.

Feu, chocolat bouillant, puis départ à 7 heures. La neige est dure, mais le vent est tombé, c'est supportable.

Nous contournons le Kirchli par la droite et déjà là, la neige poudreuse apparaît. Ce sera un régal.

Au-dessus, nous sommes atteints par le soleil qui a déjà rosi les sommets du Pays d'en haut, et nous remontons doucement le glacier jusqu'au dos de la montagne. Mais là nous attrape un vent féroce et glacial qui soulève à deux mètres du sol des tourbillons de neige impalpable, pénétrant partout. Nous faisons un dépôt, puis nous nous couvrons de tout ce que nous possédons et repartons. Pas question de manger. La vue d'ailleurs est merveilleuse: à mesure que nous nous élevons sur la croupe du Wildhorn, apparaissent toutes les montagnes du Binnthal, du Simplon, puis bientôt ce sont les géants de Zermatt et Zinal.

Au dernier îlot de rochers il s'agit de changer de film, ce qui n'est pas une petite affaire, la neige pénétrant dans l'appareil; l'opération ne peut se faire que sous une pélerine.

Reste la dernière arête que nous enlevons, courbés en deux.

C'est une épouvantable bourrasque, le sommet fume comme un volcan. Nous suivons l'extrême liseré, sans rien voir, enveloppés dans une haute colonne de neige; à peine le temps de toucher le cairn à 10½ heures, de prendre deux photos, puis c'est une fuite éperdue, les oreilles à moitié gelées, le nez mort.

Il s'agit d'atteindre un endroit abrité, autrement nous y restons.

Sur le glacier du Wildhorn, plus un souffle d'air et nous cinglons, par une neige idéale et une splendide arabesque de doubles télémarks, sur le Kirchli.

Qu'il était beau, ce Kirchli surgissant éblouissant de la nappe scintillante du glacier sans un pli, grandissant à vue d'oeil devant nous.

En quelques secondes nous allions l'atteindre, quand tout à coup je fais une embardée, tombe par terre; mon ski gauche se détache et file devant moi.

A cloche-pied, j'essaie de le réjoindre, mais bernique!

Il part doucement, accélère sa marche, oblique à gauche, puis à droite, puis revient à gauche. Je le suis des yeux, consterné. S'il se décide à passer à droite du Kirchli, il ne fera qu'un saut jusqu'au bas des séracs et atteindra la cabane, s'y arrêtera peut-être, ou continuera direction Iffigensee.

Il y a encore possibilité de le retrouver dans deux ou trois heures si l'on peut voir sa trace. Si c'est à gauche, c'est la vallée de Lauenen; il ne s'arrêtera plus qu'au Dungelschuss, 1200 mètres plus bas (suivre ce drame sur la carte Siegfried). Se représente-t-on le retour à Pöschenried sur un seul ski? Un jour entier n'y suffirait pas; et le petit André, qu'est-ce qu'il deviendra pendant ce temps? Je suis terrifié.

Lui, ne perd pas courage, il file comme une flèche sur le Kirchli, tandis que je le suis lamentablement.

Tout à coup il lance un cri de triomphe. A droite de ce mémorable sommet, s'était formée une vallécule fermée de toute part. Au dernier moment, le ski, après avoir fait un beau télémark à gauche, qui semblait fixer sa destinée sur Lauenen, se sent saisi d'un accès de mansuétude, refait un télémark à droite, et après une courbe savante, fonce droit sur l'entonnoir, y exécute un vol plané, remonte sur le flanc de la

montagne, y chavire dans la neige molle et reste échoué sur le côté.

Je crois que de ma vie je n'ai été aussi démoralisé, et jamais non plus, joie pareille. Je vais repêcher le délinquant qui a l'air tout guilleret de son équipée, et, goguenard, a mis son chapeau sur l'oreille gauche.

Moi, je fais le beau serment de ne jamais plus m'embarquer dans une grande virée sans une attache supplémentaire de sûreté autour du cou-de-pied.

Nous nous arrêtons un instant pour nous remettre de notre émotion et, tout en grignotant un biscuit, devisons, comme les médecins de Molière, sur ce qu'il aurait fallu faire. Puis nous descendons prudemment dans le ravin qui s'est formé entre les rochers du Kirchli et les crevasses du glacier de Dungel. Plus bas reprend la neige idéale, mais pas pour longtemps. Voilà maintenant la carapace dure. Là nous nous séparons: André cherche son avantage à rester sur la pente nord, et j'espère trouver sur le flanc du Niesenhorn la neige amollie par le soleil; c'est le cas, et j'atteins par une immense courbe la cabane, où je m'empresse de mettre le réchaud en train, tandis que mon pauvre Roquet arrive dix minutes plus tard, un peu capot, et parfaitement moulu de ses chutes successives.

Je l'étends sur les couvertures, pendant que le chocolat mijote.

Dans la cabane tout est gelé, c'est maintenant seulement que nous nous rendons compte du froid terrible que nous avons subi. Il va sans dire que le thé de la gourde ne forme qu'un bloc; ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les œufs que nous avons emportés, ils ont trois couches de glace, une entre la coquille et le blanc, une autre entre deux couches de blanc, une troisième entre le blanc et le jaune; une coupe en travers présente un effet d'ornementation tout à fait original.

Nous sommes bien fatigués de notre lutte contre le froid et le vent, mais bien heureux aussi: nous avons eu des visions de beauté inoubliables.

Après avoir tout remis en ordre, nous dévalons sur l'Iffigensee; ce n'est pas une jouissance, car la neige est dure, et nous tombons à tout instant. Le petit col est atteint. Il nous semble entendre un aboiement, c'est sans doute une illusion.

Bientôt nous apparaît, fantastiquement grandi dans le brouillard épais qui nous entoure, un groupe de géants, et

un animal énorme qui se précipite sur nous. C'est un chien qui jappe et vient nous lécher les mains; et la masse qui semblait une maison, est un simple traîneau chargé de bois, que les braves montagnards qui nous serrent la main, hissent à grand'peine à la cabane, profitant de l'état de la neige.

La descente dans la demi-obscurité du brouillard amène des chutes continuelles qui nous meurtrissent et nous démoralisent. J'ai le sentiment, tant la neige est dure, que mon compagnon va se casser comme du verre.

Enfin nous atteignons l'Iffigenalp où une bonne soupe chaude et cossue nous remet d'aplomb.

De là je prévois encore des ennuis jusqu'à Pöschenried, car si nous continuons à descendre le chemin de forêt sur nos skis, nous finirons par nous casser la tête; d'autre part, dès qu'on les enlève, on enfonce — que faire? Les peaux de phoque sauvent l'enjeu. Ce ne sera pas brillant, ce sera même ignominieux au point de vue sportif; nous les fixons solidement et dès lors, nous glissons rapidement mais pouvons fréner à volonté.

Oh! honte! des peaux de phoque à la descente! dira plus d'un fervent de ce sport divin!

Nous plaidons «guilty», mais implorons les circonstances atténuantes.

Après la cascade nous allons doucement dans la nuit tombante en nous contant alternativement des histoires.

A l'endroit où nous avons si bien caché la lanterne la veille, nous cherchons le tas de bois. Disparu, et avec lui, la lanterne du gosse.

Il a été évacué pendant la journée, et la lanterne a été aussi ... évacuée. Nous sommes très penauds, surtout moi qui dans ma haute sagesse avais préconisé cette cache de tout repos. Que va dire le grand-papa Roch?

Nous rentrons au Sternen à 6 $^1/_2$ heures, reçus à bras ouverts par la bonne hôtesse, bien un peu inquiète pour le petit garçon qui m'a tenu si fidèle et vaillante compagnie.